

Lausanne, ville de plaisir

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 30

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mais rien n'y fit : elle persista à vouloir poursuivre l'ascension à pied. Que faire en présence d'une pareille tenacité ? Les montagnards cédèrent. Deux des plus robustes, se mettant aux côtés de la jeune femme, la prirent chacun par un bras, et la petite troupe se remit en marche, sur ce commandement lancé par la voix courroucée de l'hôtelier :

— Eh bien, de par tous les diables, en route, en route !

JEAN HOINVILLE.

Lausanne, ville de plaisir.

DANS le manuel de l'étranger qui voyage en Suisse, ouvrage publié à Zurich, en 1795, nous lisons ce qui suit sous la rubrique *Lausanne* :

« Lausanne, ville bien bâtie, située sur trois collines, très peuplée et toujours très fréquentée de beaucoup d'étrangers, attirés par la bonne compagnie et les manières prévenantes des habitants... »

... Il y a une bibliothèque, mais qui n'est pas fort nombreuse, ni très fréquentée, « à cause de la quantité de distractions sociales. »

... Le principal revenu des habitants consiste en loyers et pensions que les étrangers leur paient. Le commerce y est peu considérable et les métiers sont exercés pour la plupart par des étrangers. Les boutiques y sont en trop grand nombre, et par les grands rabais qu'ils accordent, ils enlèvent les acheteurs l'un à l'autre, et par là ils se ruinent à la fin eux-mêmes ».

Le pauvre homme !

LE spirituel docteur Barnaud classait les malades en cinq catégories : les malades raisonnables, les raisonnants, les raisonnateurs, les déraisonnables et, enfin, les déraisonnants. A ces derniers, il dédiait la boutade que voici :

*

L'autre jour, un monsieur descend de son équipage à la porte d'un de nos premiers médecins et demande à lui parler. C'est l'heure de la consultation du docteur, on introduit le monsieur.

— Docteur, dit-il, j'ai le plus grand besoin d'attirer sur moi l'éclat de vos lumières... Il se passe en moi les choses les plus extraordinaires... je crois qu'il est grand temps d'aviser !

— Veuillez vous expliquer, monsieur.

— Eh bien, voici l'affaire. Le matin, ma toi-

refuse point à cette tâche pénible. Après deux ans de séparation, le bon ecclésiastique s'étonne de trouver cet époux aussi affecté de la perte qu'il lui annonce ; il admire la force du lien conjugal ; et bientôt *n'est bruit dans la ville, que du deuil que mène le seigneur d'Estavayer.*

Le premier soin de Gérard, en apprenant la mort de Catherine, fut de changer d'appartement, et de faire murer celui qu'elle avoit occupé ; malgré cette précaution, sa demeure lui devint tellement insupportable, qu'il résolut d'habiter désormais le château d'Estavayer ; mais se retrouvant également partout, il revint à Moudon, peu de temps après. On l'y voyoit parcourir les rues d'un air agité, entrer successivement dans toutes les églises : pendant le jour, il ne pouvoit tenir en place ; la nuit son sommeil étoit troublé par des rêves épouvantables. Franconis, qui seul, couchoit dans l'appartement de son maître, étoit souvent obligé d'appeler quelqu'un de ses gens, pour l'aider à veiller sur lui, tant le délire où le plongeait ces songes funestes étoit effrayant.

« Ciel !... s'écrioit-il quelquefois, réveillé comme en sursaut ; et se jettant hors de son lit, il courroit se cacher entre leurs bras. Oh ! poursuivait-il, dans les angoisses inexprimables de la terreur, par pitié !... délivrez-moi de cette femme voilée... vous voyez qu'elle me poursuit. »

Dans d'autres instans, le malheureux essayoit de prier, mais se relevant tout-à-coup. « Ombre san-

lette terminée, j'ai l'habitude de sortir pour flâner sur le boulevard. Eh bien, il n'y a pas deux heures que je suis dehors, que j'éprouve là... tenez, ici... voyez-vous ?

— Oui, l'estomac...

— L'estomac, c'est cela ! Eh bien, j'éprouve des tiraillements... dont je ne puis absolument me débarrasser qu'en rentrant déjeuner... Une fois que j'ai mangé, par exemple, ça passe...

— C'est heureux. Est-ce tout ?

— Non, le mal, l'infirmité se reproduit ensuite vers six heures du soir... j'éprouve par ici... là, tout du long, quelque chose qui me tire... me tiraille...

— Alors, que faites-vous ?

— Je prends le parti de manger encore...

— Vous dînez, et ça se passe ?

— Mon Dieu, oui, heureusement... mais enfin, ça revient toujours ! Enfin, autre symptôme : le soir, lorsque je rentre du monde, de mon cercle, ou du spectacle, vers minuit, j'éprouve à la tête, sur les yeux, une pesanteur... Je résiste, je combats, mais ça devient si fort, si irrésistible, que... que...

Que vous êtes absolument contraint de vous mettre au lit ?

— Mon Dieu oui, c'est ça !

— Et vous dormez ?

— Et je dors...

— Alors, ça se passe ?

— Oui, le lendemain matin la pesanteur est dissipée..., mais alors recommencent les tiraillements...

— Qui se reproduisent toujours, malgré le parti énergique que vous prenez pour les combattre ?... après quoi c'est encore cette diable de pesanteur qui revient ?...

— Docteur, je vois que vous connaissez ma maladie... comment cela s'appelle-t-il ?

— Cela s'appelle la faim et le sommeil, monsieur si vous ne vous moquez pas de moi !

— Comment, me moquer de vous !

— C'est le mal de toute l'humanité ou plutôt la vie. Les seuls malades sont ceux qui n'ont ni sommeil ni appétit ! Mangez et dormez, monsieur, et tant que vous n'aurez que vos tiraillements d'estomac et vos pesanteurs de paupières, vous vous porterez le mieux du monde !

— Comment ! vous croyez que je ne suis pas malade... que je...

— Pardon, monsieur, j'ai là des personnes qui ont sérieusement besoin de moi... et...

— Ah ! très bien ! fit le client en posant sur le marbre de la cheminée une pièce d'or, puis il salua et sortit en murmurant : Ainsi je ne suis

glante ! tu rejettes donc mes supplications ?... Oh ! comment... comment ces traits angéliques prennent-ils à mes yeux une expression si terrible ? »

L'état de Gérard, agité de ces visions effroyables, ne fut, pendant trois ans, qu'un enfer anticipé : après ce terme, quelque affaire l'ayant conduit à Chambéry, une passion nouvelle vint s'emparer de cette âme ardente, et faire diversion à ses remords. Estavayer étant à la messe de *monseigneur de Savoie*, remarque auprès de la comtesse, deux jeunes beautés faites pour fixer tous les regards. L'une d'elles, est la comtesse de Gruyère, sœur cadette de Grandson ; l'autre, qui fait sur lui l'impression la plus vive, est la fille de messire Humbert d'Aleman, que ce seigneur, *au lit de la mort*, a recommandée à son Souverain. Belle, aimable, mais sans fortune, elle étoit destinée à prendre le voile à Fraubrunnen, et que s'étant tout-à-coup dégoutée du cloître, Grandson l'avoit ramenée à Chambéry, après la mort funeste de Catherine.

L'impétueux Gérard aime donc pour la seconde fois ; mais il ne connoit de l'amour que son excès ; et la fille de messire Humbert, faite pour inspirer le sentiment le plus tendre, ne voit pas sans frémir à ses pieds le meurtrier de la belle Catherine. Cependant, le comte et la comtesse s'intéressant au succès de sa recherche, elle devient une véritable persécution. La demoiselle d'Aleman, que l'intérêt de Grandson oblige à taire la tragique aventure de la forêt de Belp, ne peut alléguer aucun motif

pas malade ! C'est bien heureux, me voilà presque rassuré.... Pourtant, si ce médecin se trompait ! si ça continue, j'en consulterai un autre !

La livraison de *juillet* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Les littératures slaves. En Pologne, par Louis Leger. — Magie noire. Roman, par J. Hudry-Menos. (Troisième partie). — Suédoise ou danoise ? par le commandant Emile Mayer (Abel Veuglaire). Les deux côtés de l'Atlantique. Souvenirs, par Jeanne Mairat (Mme Charles Bigot) — La crise de la vigne, par Ed Tallichet. — A Goldau en 1806. Nouvelle de Meinrad Lienert. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

Un homme pratique. — Un bachelier, après maintes vicissitudes, vient d'obtenir une place de maître d'études dans une institution.

Le jour de son entrée et lorsqu'il eut été présenté à la classe qu'il doit diriger, il s'adresse en ces termes aux élèves :

— Attention, messieurs, je vais faire l'appel... Mais, en fait, ce serait peut-être un peu long... simplifions... Que les absents veuillent bien lever la main !

Une pièce de chez nous. — Nous apprenons par la *Tribune de Lausanne* que notre théâtre national va, comme on dit, s'enrichir d'une pièce nouvelle, œuvre de notre confrère, M. Georges Jaccottet, rédacteur à la *Feuille d'Avis de Vevey*. Cette pièce en vers a pour héros principal le chevalier sans peur et sans reproche, dont le *Conteur* raconte, en ce moment, les aventures extraordinaires, dans son feuilleton ; nous avons nommé *Othon de Grandson*. On assure qu'elle sera représentée cet hiver sur notre scène.

Qu'est-ce que je dois boire ?

Celui qui boit du Café de malt Kathreiner donne à son corps une chose excessivement salubre. Le café de malt Kathreiner réunit le goût agréable et l'arôme du café aux excellentes propriétés du malt.

Contrairement au café, il est non seulement entièrement inoffensif pour tous les tempéraments, même les plus faibles et pour les enfants, mais il est, en outre, de l'avis des médecins, très propice à la santé. En considération de ces qualités, beaucoup de familles, notamment celles où il y a des enfants, ont depuis longtemps adopté le café de malt Kathreiner comme boisson habituelle pour le déjeuner et pour le goûter.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.

plausible de ses refus. Accusera-t-elle, sans preuves, le seigneur d'Estavayer, d'avoir assassiné son épouse ? Et comment prouver le crime sans impliquer dans l'accusation celui qui en fut l'unique témoin, l'infortuné rival de Gérard ? Une circonstance imprévue vient tirer de cet embarras l'aimable parente d'Othon.

Du Guesclin, poursuivant ses conquêtes, venoit de mettre le siège devant Château-Neuf, lorsqu'une maladie aiguë l'enleva tout à coup à la France.

Grandson ayant accompagné jusqu'à St-Denis le convoi de du Gesclin, se trouva dans Paris pour assister aux funérailles du roi ; et chargé de porter à Chambéry la nouvelle de sa mort, il y entra au moment où sa belle cousine étoit le plus embarrassée des poursuites de Gérard. Aussitôt qu'il se fut acquitté de sa commission, il s'occupa d'elle : après cinq ans, il sentoit le besoin de revoir la seule personne qu'il pourroit entretenir de sa douleur.

On se rappelle, que lorsque cette fille charmante le vit pour la première fois à Fraubrunnen, ce ne fut pas d'un œil tout-à-fait indifférent. Aussitôt qu'elle le vit malheureux, elle s'oublia pour le plaindre, mais elle n'en fut que plus disposée à l'aimer. Sa présence devoit ranimer un sentiment que l'absence n'avoit pu détruire, la demoiselle d'Aleman le revit avec transport.

(A suivre)